

## « Devoir de mémoire », « Travail de mémoire »

« On ne te demande pas ce qu'on t'a fait, a écrit Jean-Paul Sartre, mais ce que tu as fait avec ce qu'on t'a fait ».

Depuis plus de vingt ans je vais dans les établissements scolaires afin de sensibiliser les adolescents à l'Art de « vivre ensemble ». Et depuis tout ce temps, je suis arrivé à la conviction que la mémoire que je dois transmettre comme témoin, doit aller au-delà de la description de la quotidienneté concentrationnaire, au-delà même de la temporalité historique, pour s'inscrire dans un projet d'avenir.

Je différencie ainsi de façon claire le factuel « devoir de mémoire », qui témoigne de la simple mais horrifiante description du passé, qui est aussi l'histoire comme elle s'inscrit dans les pierres ou s'écrit dans les livres, et le « travail de mémoire » qui en se fondant sur ce qui fut, s'inscrit dans le futur. Le « travail de mémoire », comme l'a dit Paul Ricœur, « permet de se tourner vers l'avenir car il retourne la mémoire en projet ». Si le « devoir de mémoire » est l'évocation de ce qui fut, le « travail de mémoire » est celle de ce qui ne devrait plus jamais être.

Certes le témoignage de ce que nous avons vécu ne manque pas d'importance puisqu'il peut situer les faits décrits dans un contexte temporel, mais, de grâce laissons aux historiens le soin d'écrire l'histoire. Nous, dont le sang a rougi une page de cette histoire, nous n'avons pas le recul nécessaire pour isoler l'affect de l'objectivité.

Laissons aussi aux sociologues, le soin d'expliquer pourquoi et dans quelles conditions, la bête immonde décrite par Brecht, peut se réveiller et mordre, voire dévorer tous ceux qu'elle désigne à la vindicte publique.

Nous avons été les témoins d'un des actes de barbarie les plus cruels de l'histoire de l'humanité. Barbarie au cours de laquelle la mort industrielle utilisait les victimes comme matière première puisque les cheveux servaient à faire des tissus, les dents en or et les alliances, des lingots dont certains dorment probablement encore dans les coffres de certaines banques.

Mais il y a urgence à témoigner car bientôt, la grande roue de la vie aura fait disparaître tous les témoins de cette histoire tragique. Demain plus personne ne pourra dire, expliquer, exprimer, avec ses mots et sa sensibilité, ce qu'il aura vécu d'inexprimable, d'indicible, d'indescriptible.

Arrive le moment où plus aucun témoin de ce qui fut, ne pourra opposer un démenti formel aux truqueurs de l'histoire, aux maquilleurs de la réalité.

Arrive le moment où plus personne ne pourra décrire l'odeur de la mort qui rôdait autour de nous choisissant cruellement ceux qu'elle allait emporter avec elle dans le voyage de l'éternel inconscience.

Arrive le moment où plus personne ne pourra dire : « J'ai vécu cela, j'ai vécu l'extrême de l'abomination humaine et tout ce qui est écrit sur la vie concentrationnaire, sur le génocide des juifs et des tziganes, sur cette volonté de les exterminer de la surface de la terre et d'en détruire toutes traces culturelles, tout ce qui fut dit et écrit sur certains hommes devenus bourreaux et indifférents à la mort de l'autre, est encore bien au dessous de la réalité ».

Arrive le moment, enfin, où, avec la disparition du dernier témoin, les descriptions de l'abomination humaine poussée à son paroxysme, rencontreront plus de scepticisme que d'oreilles attentives, plus de doutes que de convictions, plus d'indifférence que de compassion, si nous ne savons pas former pour l'humanité, les passeurs de mémoire de demain.

Arrive effectivement le moment où nos enfants pourront nous demander des comptes et nous poser, par delà nos tombeaux, la question essentielle : « Vous avez vécu cela, vous avez souffert l'enfer, chaque minute, dans cet indescriptible univers concentrationnaire, vous avez côtoyé la mort au point même de la tutoyer, vous avez vu des centaines, voire des milliers de gens, souffrir et mourir, non pour ce qu'ils avaient fait, mais pour ce qu'ils étaient, mourir parce qu'ils avaient commis le simple péché de vivre, le simple péché d'exister. Vous aviez dit « plus jamais cela », alors qu'avez-vous fait pour ouvrir les yeux toujours désespérément clos des hommes ? Qu'avez-vous fait pour améliorer l'humanité ? Qu'avez-vous fait pour que l'amour entre les êtres soit un petit peu plus grand ? Qu'avez-vous fait pour le respect que chacun doit porter à l'autre quelque soit sa religion, sa culture ou le lieu de son origine ? Qu'avez-vous fait pour que nous puissions vivre, vivre enfin libres ? » Voilà la question que pourraient poser nos enfants lorsque nous ne serons plus là si nous n'avons pas su à temps, passer le relais de la mémoire pour que demain soit meilleur qu'hier.

Alors que fallait-il faire ?

Fallait-il, comme l'on fait certains, dès le retour, s'appesantir sur la quotidienneté de la vie concentrationnaire au point d'abreuver leurs auditoires d'anecdotes cruelles qui risquaient, au fil du temps de rejoindre la banalité, mère de l'indifférence ?

Fallait-il revivre, avec nos interlocuteurs, certains détails de ce cauchemar comme si nous avions vécu une épopée, comme si ce fut le seul moment glorieux de notre vie ?

Fallait-il nous placer en héros, alors que nous n'étions que des victimes ?

Ou ne fallait-il pas plutôt revivre tous les jours, dans l'action permanente, la pensée de Sartre lorsqu'il a écrit la phrase que je vous ai déjà citée : « On ne te demande pas ce qu'on t'a fait, mais ce que tu as fait avec ce qu'on t'a fait ». Ce qui peut s'exprimer aussi par : « Tu ne dois pas te limiter à nous décrire la quotidienneté des camps, mais tu dois utiliser cette quotidienneté pour aider les hommes à vivre mieux, à leur apprendre à vivre ensemble, puisque vivre ensemble est leur destin commun ». Permettez-moi, SS. et FF. de penser que la première partie de ce qu'a écrit Sartre concerne le « devoir de mémoire », alors que la deuxième partie de la phrase concerne justement le « travail de mémoire » au sens où je l'entends. L'enseignement de la Shoah, doit avoir cette finalité-là pour ne pas faillir à sa tâche.

La grande question reste maintenant de définir ce que nous devons transmettre.

Patrimoine de l'humanité, de quelle nature est donc cette Mémoire, en quoi consiste-elle ? Bien qu'Auschwitz fut le symbole du lieu d'extermination des juifs et des tziganes, je pense avec Paul Ricœur que « les victimes d'Auschwitz sont par excellence les délégués auprès de notre mémoire de toutes les victimes de l'histoire ». C'est donc au nom de toutes les morts injustes, au nom de toutes les victimes des génocides commis dans l'histoire du monde, que nous, les témoins, puis ceux qui nous succéderont, doivent et devront s'exprimer.

C'est au nom des millions de morts de la traite des noirs, des centaines de milliers d'Arméniens massacrés au début du siècle dernier, des six millions de victimes de la Shoah, mais aussi des victimes de tous ces génocides identifiés depuis la fin de la dernière guerre mondiale, au Cambodge, en Afrique du Nord et en Afrique noire où l'horreur du Rwanda n'avait rien à envier à celle d'Auschwitz, c'est au nom de toutes ces victimes que les témoins doivent faire cet indispensable « travail de mémoire ».

Comme cette mission, car c'est bien d'une mission dont il s'agit, n'est pas de ressasser sans cesse tout ce que nous avons vécu, en quoi alors, consiste-t-elle ?

Tout d'abord à éviter toute victimisation qui pourrait aller à l'encontre du but recherché. Nous ne devons pas demander aux jeunes de pleurer parce que nous avons pleuré, ni de souffrir parce que nous avons souffert. N'étant pas responsables du passé que nous traînons derrière nous, ils ne doivent pas le prendre en charge et se sentir coupables de ce qui fut. En revanche, nous devons les inviter à être prudents et attentifs à ce qu'ils disent car le rejet de l'autre commence toujours par le verbe.

Il faut aussi leur montrer que les bourreaux sont des hommes ordinaires, comme nous le sommes nous-mêmes et qu'ils ne sont pas génétiquement programmés pour faire tout ce qu'ils font.

Tous les hommes ordinaires, s'ils se laissent entraîner, endoctriner, par une idéologie d'exclusion et de rejet de l'autre, peuvent devenir des bourreaux si les théoriciens de telles idéologies savent flatter leur ego et faire grandir à leurs yeux leur petitesse. Ils deviennent alors des tueurs qui font, du mieux qu'ils peuvent ce qu'ils considèrent comme un travail. Car pour les SS, archétypes mêmes des bourreaux, c'était accomplir un travail que tuer dans la journée, sans aucun état d'âme, comme on tue des insectes ou des bêtes nuisibles, des centaines de personnes sans s'émouvoir devant des pleurs d'enfants, sans faiblir devant la détresse des parents dont ils massacraient la famille. La plupart d'entre eux assassinaient sans plaisir sadique, faisant tout simplement un travail, travail pour l'accomplissement duquel ils avaient été formés. Et le soir, comme tous les pères de famille, ils jouaient avec leurs enfants, étaient de bons maris et aimaient la vie tout en ayant supprimé, dans la journée, avec indifférence celle de centaines d'autres. Cette indifférence-là, pour moi, est plus monstrueuse que la haine.

Tous les hommes, comme disent les bouddhistes, portent en eux l'ombre et la lumière. Le travail que nous devons accomplir tous les jours, inlassablement contre la barbarie, commence par un travail sur nous-mêmes. Il faut enrichir en la faisant plus éclatante, la lumière que nous avons en nous, tout en rendant plus grise l'ombre qui nous habite. Devenir un bourreau n'est pas toujours l'apanage de l'autre puisque nous sommes toujours l'autre de quelqu'un.

Développer cette lumière, c'est donner aux autres hommes, à tous les autres l'importance que l'on donne à soi-même, c'est avoir envers tous les hommes, seraient-ils nos ennemis, le respect de leur dignité. Cela nous l'avons appris là-bas.

Nous avons appris aussi à lutter contre la haine, d'où qu'elle vienne et quelle que soit sa forme. Cette haine, parfois insidieuse et perverse qui peut se glisser en nous comme le fiel le plus amer. Cette haine, qui hante parfois la vie d'anciens déportés et fait d'eux d'éternelles victimes, et de leurs bourreaux des vainqueurs triomphants. Chassons donc la haine que nous pourrions avoir en nous, même envers ceux qui nous ont fait tant souffrir, chassons-la pour que nous restions, comme dit Edgar Morin des membres à part entière de la communauté humaine et que, par cette absence de haine, nous devenions les vainqueurs de nos tortionnaires. Tentons de faire nôtre la pensée du Dalai-Lama : « le feu de la haine ne s'éteint que par l'amour ».

Chasser la haine qui pourrait naître en nous, ne réclamer aucune vengeance, c'est le premier pas vers le pardon qui se résume, tout simplement : « par être en paix avec soi-même ». Ce pardon n'a rien de mystique et n'est pas accordé pour gagner un quelconque paradis post-mortem. Il n'a même que faire du bourreau puisqu'il ne s'agit que d'un sentiment personnel, presque d'un don de soi envers soi, un cadeau que l'on fait à soi-même.

Lorsque j'évoque le pardon, ce n'est pas d'oubli dont je veux parler, oublier les victimes serait les faire mourir une deuxième fois. Ce pardon refusé énergiquement par certains, attitude que je respecte totalement même si elle n'est pas mienne, a fait l'objet de nombreux

exposés philosophiques. Je ne vais pas ici vous en parler en détails. Je voudrais simplement poser quelques jalons pour apporter des éléments explicitant mon cheminement et citer quatre penseurs dont le dernier reste, de loin, mon préféré :

- Pour Jankélévitch, le pardon est impensable pour deux raisons essentielles. D'une part le bourreau ne s'excusant pas, n'implorant pas notre pardon, pourquoi alors le lui donner ? Seules les victimes pourraient pardonner ; puisqu'elles ne sont plus là pour le faire, le pardon, selon lui, est donc du domaine de l'impossible.
- Jacques Derrida, pour faire court, pense qu'il y a des actes impardonnables, et parce qu'ils sont impardonnables ce sont les seuls qui méritent d'être pardonnés. Que serait le pardon s'il ne pardonnait que le pardonnable ? Il dit même, dans l'excellent article qu'il a écrit dans feu « Le Monde des Débats », que s'il fallait attendre une reconnaissance ou un remerciement de la part du bourreau auquel on accorde son pardon, ce ne serait plus un pardon puisque le vrai pardon ne doit rien exiger en retour. Le vrai sens du pardon est de n'avoir aucun sens, a-t-il écrit. Il développe par ailleurs dans cet article un aspect fondamental de cette notion philosophique : « il n'y a pas d'incompatibilité entre pardonner au bourreau et le poursuivre en justice pour le punir des actes qu'il a commis ».
- Pour Edgar Morin le pardon est indispensable car il faut cesser le cycle infernal « vengeance-punition ». « Pardonner, - dit-il, et je le cite, - c'est résister à la cruauté du monde et faire un pari sur la régénération de celui qui a failli, c'est espérer la conversion au bien, de celui qui a commis le mal, et surtout, pardonner c'est rester un être humain ».
- Et, bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler de pardon, laissez-moi vous rappeler une pensée du Mahatma Gandhi que j'essaye de faire mienne : « Si tu rends œil pour œil, le monde deviendra aveugle ». Les Maçons reconnus comme tels par leurs Frères, ne veulent-ils pas, au contraire, que les êtres humains cessent d'être aveugles face aux malheurs du monde ?
- Enfin, laissez-moi vous confier ma conviction personnelle : « Etre en paix dans son cœur et n'avoir aucune haine envers son tortionnaire, c'est la victoire de la victime sur son bourreau ».

Ne pas être habité par la haine, être quiet avec soi, ce n'est pas rester les bras ballants et accepter sans réagir toutes les formes de violence et d'exclusion. Le combat pour la liberté c'est aussi et surtout débusquer le fanatisme partout où il se terre, partout où il est en embuscade se tenant prêt à l'attaque. Fils de la haine, dont souffrent toutes les victimes, le fanatisme, de quelque nature qu'il soit, doit être combattu sans relâche.

Méfions-nous également des certitudes dont l'exacerbation mène au fanatisme. « Lorsque la foi devient haine, - a écrit Amin Maalouf - bénis soient ceux qui doutent ». Méfions-nous des certitudes qui peuvent générer tous les excès comme celui qui, en février 1942, à Wansee, dans la banlieue de Berlin, a défini les bases de la « solution finale » : l'assassinat programmé, intelligemment et froidement étudié de douze millions de Juifs. L'assassinat de douze millions de personnes, femmes, enfants, vieillards, parce qu'ils avaient commis le simple péché de vivre, le simple péché d'exister. L'intelligence sans conscience peut amener les hommes à construire des chambres à gaz et des fours crématoires, peut les amener à commettre les actes de barbarie d'Oradour sur Glane et tous les crimes génocidaires recensés dans le monde.

La vie concentrationnaire nous a appris aussi, et dans notre « travail de mémoire » nous devons transmettre cela aux enfants comme une espèce de règle de vie dont ils seraient les héritiers, que les hommes devraient être solidaires les uns des autres et se sentir concernés par toutes les injustices qui arrivent à l'un d'entre eux. Franz Fanon, professeur en Afrique noire, disait à ses élèves africains : « Quand on dit du mal des Juifs, dressez l'oreille, mes enfants,

on parle de vous ». Et lorsqu'en 1968, à Paris, les étudiants luttant contre les mouvements d'extrême droite qui stigmatisaient l'origine allemande de certains de leurs leaders juifs, lorsque ces étudiants scandaient dans les rues : « nous sommes tous des juifs allemands », ne disaient-ils pas alors la même chose que ce professeur à ses élèves africains ?

Le poète René-Louis Laforgue, ne pensait-il pas aussi que la solidarité entre les hommes était indispensable à l'Art de vivre ensemble, lorsqu'il chantait dans le Grand Manitou à peu près cela :

« Dans le monde des racistes anti-noirs, je me sens un petit noir,  
« Dans le monde des anti-arabes, je me sens un petit arabe,  
« Dans le monde des antisémites, je suis un petit juif »

Cette solidarité humaine, indispensable à l'Art de vivre ensemble, l'ayant apprise là-bas, nous devons la transmettre aux autres pour qu'ils prennent conscience qu'on est toujours responsable de ce qu'on n'a pas empêché.

Nous avons aussi appris dans tous les camps d'extermination, ce que vous me permettrez de nommer une vertu. Nous avons appris l'espérance et l'amour de la vie, l'espérance qui nous a permis de survivre au cauchemar, l'espérance d'être vivant, encore, une heure de plus, l'espérance de voir le lendemain le soleil se lever, l'espérance de vivre le jour où les armées alliées, apportant avec elles notre libération, arriveront à vaincre la barbarie nazie.

Et puis, une fois libérés de ce bagne, toute notre espérance s'est alors portée sur la vision d'un monde meilleur dans lequel l'homme cesserait peu à peu d'être un loup pour les autres hommes. Certes, actuellement, alors que l'on assiste au réveil des communautarismes, alors que pour certains hommes la vie des autres n'a toujours aucune valeur, les fanatismes semblent triompher. Mais je veux croire que si nous faisons tout pour cela, si nous nous battions pour cette cause comme nous nous battions là-bas pour survivre, et surtout si nous savons transmettre aux enfants notre foi en une humanité meilleure, le monde pourrait être autre que celui que nous connaissons.

Malgré la difficulté d'une telle tâche, l'espérance qui porte en elle la fécondité puisqu'elle se conjugue au féminin, permet tous les projets d'avenir. En cet avenir idyllique il nous faut croire, même s'il peut nous paraître impossible et sombre, même s'il peut sembler, a priori, irrémédiablement perdu, même si pour certains, il n'est qu'une utopie. « Tout est difficile, a dit le Mahatma Gandhi, mais tout peut être fait ».

Les nazis voulaient diriger le monde, ils croyaient nous supprimer en nous prenant la vie, ils pensaient éliminer définitivement tous ceux qui ne répondaient pas à leurs critères et bien, malgré les millions d'assassinats dont ils sont responsables avec nous ils ont échoué.

Ils avaient pour notre vie le plus profond mépris et la certitude qu'ils pourraient toujours en disposer selon leur désir, et bien, ils ont perdu comme perdent irrémédiablement, un jour, tous les bourreaux.

Avec notre espérance et notre amour de la vie, notre enthousiasme, notre émotion devant les rires ou les pleurs des enfants, notre refus de la souffrance de l'autre, notre engagement contre les injustices faites aux êtres humains, notre combat contre toutes les formes de violence et d'intolérance, nous essayons d'utiliser pour le bien de l'humanité tout le mal qu'on nous a fait et surtout, et surtout nous prouvons que la vie est le plus beau des cadeaux, qu'elle est, sera et restera toujours plus forte que la mort.

Sam Braun  
novembre 2008